



Un jour, je suis tombé sur une image qui m'a beaucoup marqué : un dessin représentant des personnes condamnées aux travaux forcés, dans une usine Siemens, à Berlin, pendant la seconde guerre mondiale. Je feuilletais un ouvrage parlant de la guerre et ce dessin m'a fait beaucoup réfléchir. Je me suis alors renseigné sur la position de Siemens durant la Seconde Guerre Mondiale et j'ai découvert, horrifié, que cette marque avait un accord avec les nazis et que, selon un projet appelé « l'extermination par le travail », Siemens employait des déportés d'Auschwitz, une de leurs usines étant installée à l'intérieur de ce camp de concentration.

J'ai essayé d'imaginer ce que pouvaient ressentir ces pauvres gens, mais cela est impossible car l'horreur ne s'imagine pas...

Mais mon esprit s'emballa, je ferme les yeux et je deviens l'un de ces malheureux. Je suis le numéro 13405, mon prénom est Joseph. Je ne sais pas comment j'ai survécu, j'ai beaucoup prié jusqu'à ce que je n'aie plus de forces pour le faire. J'ai connu l'horreur, pire que la faim, le froid qui déchire la peau, tant de souffrance que j'ai cru perdre mon âme. J'ai vu des amis mourir, j'ai perdu Judith, qui avait pu mettre nos enfants à l'abri avant toute cette folie. J'ai perdu toutes traces de mon frère, David, c'est comme s'il n'avait jamais existé, disparu de la surface de la Terre. Il ne me reste même pas une photographie puisqu'on m'a volé ma vie. Une seule lueur au milieu des ténèbres, un homme dont je ne connais même pas le nom, qui aux portes de la mort, me donnait ses rations (si le peu qu'on mangeait peut porter ce nom...) pour que nous ne soyons pas deux à mourir. Il se savait condamné, les épidémies se succédaient et il était trop faible pour survivre, une fois de plus.

Je lui dois la vie, et n'ai jamais pu le remercier ou honorer sa mémoire. Un mort de plus, sans nom... A sa mort, le désespoir a failli m'emporter, à quoi bon lutter et pour qui ? Je croyais avoir tout perdu et je n'étais plus qu'un numéro. Quelques mois après, le camp fut libéré et j'ai dû réapprendre à vivre mais on ne vit plus vraiment après tant d'horreurs. Malgré tout, la vie a repris son cours. On m'a soigné et Siemens comble de l'ironie, m'a offert un emploi. J'ai refusé, comment aurais-je pu ? J'ai mis du temps à retrouver mes enfants, et j'ai dû leur dire, anéanti, que leur mère n'était plus. Le futur nous appartenait désormais mais nous, notre passé nous hanterait à jamais.

La réalité me rattrape, j'ouvre les yeux, des larmes coulent sur mes joues.

Combien de Joseph, de David et de Judith ont vu leur vie détruite par cette guerre ? Cette image me hante encore aujourd'hui. Parfois dans mes cauchemars je redeviens Joseph, seul et perdu au milieu de ses frères d'infortunes, enchaînés entre eux par des chaînes invisibles, alors que la mort guette.